

Le réseau européen de la République des lettres : un portrait

Pour ma génération, devenue adulte dans les années 1970, *De Republiek der Letteren* était le supplément littéraire inégalé de l'hebdomadaire *Vrij Nederland*. Pendant mes études de philologie classique, j'ai appris que cette expression avait sans doute été utilisée pour la première fois en 1417, dans une lettre que l'humaniste Francesco Barbaro envoya au Pogge (Poggio Bracciolini). Ce dernier ayant retrouvé dans différents monastères européens des manuscrits d'auteurs romains et grecs que l'on croyait à jamais perdus, Barbaro le remerciait d'avoir de la sorte réjoui et enrichi la *Respublica litteraria* (sic). L'expression désigne à la fois la connaissance des «lettres» et ses praticiens: les «lettrés» ou «savants». À cet égard, il est important de noter que le terme *litterae* ne se limite pas à la littérature ou aux belles-lettres; il se réfère à toutes les disciplines scientifiques et connaissances acquises par l'étude et consignées dans des livres, c'est-à-dire aux sciences alpha et bêta, soit respectivement les sciences humaines et les sciences naturelles. La métaphore de «République» présente deux connotations: l'égalité qui règne entre ces «lettrés» s'adonnant à la recherche et à l'acquisition de connaissances, d'une part, et leur liberté d'action en tant que «citoyens» de cette communauté, d'autre part. La République des lettres n'est rien d'autre qu'une république d'esprits libres qui se placent sous l'autorité protectrice de la raison et dont le but est de servir la science et la vérité. Ils estiment qu'il est de leur devoir de partager et de diffuser les connaissances. Érasme fut la première figure emblématique de cette République. Sa méthode philologico-critique de lecture des textes de la Bible et des Pères de l'Église en vue de découvrir les pratiques du christianisme

primitif allait précisément contribuer à la réforme de la chrétienté européenne, mais aussi aux déchirements en son sein. Néanmoins, Érasme continua à croire en l'existence d'une communauté idéale d'érudits qui, au-delà de toutes les divisions nationales et religieuses, vivaient comme des citoyens du monde dans une patrie commune. Cette communauté existait dans son réseau épistolaire, formant à ses yeux une préfiguration de la véritable *Respublica christiana*. Voilà pour l'utopie. Dans la réalité, Érasme s'évadait par la plume et il n'y avait pas de véritable égalité. Ainsi, dès le début, une distinction s'opéra entre les véritables savants et chercheurs, d'une part, et les profanes intéressés ou lecteurs, d'autre part. Qui plus est, les femmes n'avaient pas vraiment leur place dans ces réseaux, à l'exception de quelques esprits lettrés et émancipés comme Anna Maria van Schurman (1608-1678) et Isabelle de Charrière (en néerlandais Belle van Zuylen, 1740-1805)¹. Enfin, cette République se limitait essentiellement à l'Europe occidentale. Née en Italie, elle se déplaça au tournant du xvi^e siècle vers la France et les Plats Pays. Dans la première moitié du xvii^e siècle, Paris, Leyde et Amsterdam en constituaient les principaux foyers, rejoints par Londres dans la seconde moitié du siècle.

Le professeur néerlandais Hans Bots a attendu l'âge de l'éméritat pour se lancer dans une description du monde intellectuel européen entre 1500 et 1760 en se basant sur un vaste réseau de correspondances, de livres et revues et de rencontres personnelles, tous ces éléments ayant donné naissance à la culture académique européenne.

Les lettres des humanistes et des savants étaient des conversations intimes menées avec des amis absents. Elles reflétaient l'âme des correspondants et de leur époque. Plus tard, des associations telles que la *Royal Society* (Londres, 1662) et l'Académie royale des sciences (Paris, 1666) se substituèrent peu à peu

à ces correspondances. L'attitude critique à l'égard de l'autorité prit également un tour nouveau avec l'essor des sciences naturelles modernes au XVII^e siècle. Citons notamment la querelle des Anciens (s'inspirant des auteurs de l'Antiquité et défendant le paradigme de l'érudition traditionnelle) et des Modernes (en faveur d'un savoir basé sur les modèles des sciences positives). Au cours du même siècle, le français détrôna progressivement le latin en tant que langue véhiculaire de la *Respublica* et des revues savantes commencèrent à paraître en français. Le *polyhistor*, qui embrassait encore l'ensemble des savoirs, fut peu à peu supplanté par le spécialiste dans un domaine bien précis. La République des lettres se transforma ainsi en une république des sciences (naturelles). On ne saurait trop insister sur le rôle joué par la République néerlandaise dans cette évolution. Au XVII^e siècle, nulle part ailleurs la tolérance

n'était aussi grande que dans cet État. Pragmatiques, ses universités favorisaient l'enseignement de la philosophie moderne de Descartes et des sciences modernes de Newton. Les éditeurs qui avaient émigré vers le nord après la chute d'Anvers en 1585 permirent à la République de devenir «le grenier intellectuel de l'Europe, le magasin de livres de la République des lettres», estime Bots. Des imprimeurs-éditeurs tels qu'Elzevier à Leyde et Blaeu à Amsterdam firent fureur dans toute l'Europe. Nulle part ailleurs, l'alphabétisation et l'intérêt pour la lecture n'étaient aussi répandus que dans la République. Les périodiques savants («journaux de Hollande») y prospéraient en l'absence de censure. C'est Pierre Bayle qui, avec ses *Nouvelles de la République des lettres* (1684), modernisa le premier périodique savant parisien, le *Journal des Savans* (1665). En l'espace de trois ans, Bayle publia lui-même 500



Jan Lievens

Portrait d'Anna Maria van Schurman (1608-1678), 1649,
«The National Gallery», Londres.

recensions dans sa revue: critique, courtois et au-dessus de la mêlée, au service de la vérité et de la raison. La diaspora huguenote, surtout après la révocation de l'édit de Nantes en 1685, joua un rôle de premier plan dans ces périodiques: elle fournit un réseau de correspondants et de journalistes opérant dans les principaux centres de la République des lettres. Toutefois, à partir du XVIII^e siècle, les communautés communicationnelles et culturelles à vocation nationale se multiplièrent. Des revues commencèrent aussi à paraître en anglais, en allemand et même en néerlandais. En raison de leur contenu, le terme «République des lettres» finit par désigner exclusivement les belles-lettres vers la fin du siècle. Mais au cours du bref siècle où les revues savantes prospérèrent et trouvèrent des lecteurs partout en Europe, elles contribuèrent efficacement à la diffusion des innovations scientifiques. En 1751, Voltaire constatait la survivance des réseaux de correspondants en Europe, qui apportaient une consolation pour toutes les catastrophes causées par les revendications de pouvoir de la part des États nations et par les conflits religieux. Ce réconfort nous est-il encore donné aujourd'hui? Dans le labyrinthe, la mine d'informations et les égouts de la Toile mondiale, au-delà du bavardage sur Twitter, il existe certainement aussi des enclaves qui mériteraient le nom de «République des lettres». Mais comment les cartographier?

Luc Devoldere
(Tr. P. Lambert)

HANS BOTS, *De Republiek der Letteren. De Europese intellectuele wereld 1500-1760* (La République des lettres. Le monde intellectuel européen 1500-1760), Vantilt, Nimègue, 2018, 223 p. (ISBN 978 946 0043 72 7).

1 Voir *Septentrion*, XXXIV, n° 2, 2005, pp. 73-75.

HISTOIRE

«Un amour qui n'a jamais tari» : Henk Wesseling (1937-2018) et sa fascination pour la France

Henk Wesseling, décédé il y a peu à l'âge de 81 ans, était un historien qui aimait exercer son métier à l'ancienne. Ce métier, il l'avait appris à Leyde, où il fit ses études dans la deuxième moitié des années 1950 et où il fut, après avoir enseigné brièvement dans le secondaire, collaborateur scientifique. C'est à cette même université de Leyde qu'il obtint en 1973 une chaire professorale en histoire générale. Deux ans plus tard, il y fonda un Institut d'histoire de l'expansion européenne et des réactions à celle-ci. Il allait diriger ce centre florissant jusqu'en 1995, lorsqu'il devint recteur du *Netherlands Institute for Advanced Study* (NIAS). À ce moment, il jouissait déjà d'une grande renommée en tant qu'historien du colonialisme européen. Mais ses travaux portèrent également sur un autre domaine: l'histoire mouvementée de la France aux XIX^e et XX^e siècles. La fascination de Wesseling pour la France datait des années 1950. Les récits d'un professeur l'avaient fait rêver de partir à Paris à bord d'un camion transportant de la viande ou au guidon d'une vieille moto. En été 1955, il débarque pour la première fois à la gare du Nord. Paris le submerge par ses monuments et par les vues qu'offre la Seine, mais aussi, bien sûr, par le cosmopolitisme de la ville, son aura politique, la tension de la guerre d'Algérie qui y est palpable, et naturellement la culture - le cinéma, le théâtre, les clubs de jazz, Juliette Greco, les existentialistes. «Paris», écrivait Wesseling plus tard dans son autobiographie *Zoon en vader - Vader en zoon*